

« MA PETITE, COMMENT TU VAS FAIRE,
LÀ-BAS, SANS BORCHTCH ? »

DANS LA NUIT, les faisceaux des projecteurs se croisent et éclairent leur cible : un petit avion silencieux. Dans la résille de lumière, on dirait un papillon de nuit, argenté et sans défense. Le pilote et le navigateur sont aveuglés par la lueur vive. Encore une seconde, et l'avion prend feu.

Depuis le sol, l'appareil est parfaitement visible pour leurs camarades : cette fois, l'objectif du bombardier de nuit n'est pas loin. Les filles, vêtues de leur combinaison de vol, regardent, mortifiées, alors que l'avion se transforme en une boule de feu qui entame une lente descente. La pilote et la navigatrice n'ont pas de parachute, seul un miracle pourrait les sauver. Leur commandant, le capitaine Rakobolskaïa, court vers le registre de vol pour « voir qui brûle ».

Lors de cette nuit terrible dans le Kouban, sur la Ligne bleue, parmi les équipages envoyés en mission par Rakobolskaïa, quatre ne sont pas rentrés. Après de vaines recherches, Rakobolskaïa écrivit aux parents des huit filles portées disparues. Polina Guelman, la meilleure amie de Galia Dokoutovitch, qui périt durant la nuit, attendit encore longtemps en espérant que Galia revienne. Puis, finissant par se faire à l'idée de sa disparition, elle décréta que si elle survivait à la guerre et qu'elle avait une fille, elle la prénommerait Galia, en l'honneur de son amie la plus chère.

Dans ce régiment féminin, le 588^e de bombardement de nuit, les navigatrices étaient régulièrement formées à devenir pilotes, et les mécaniciennes à devenir navigatrices, pour combler les pertes. Pour remplacer les pilotes et les navigatrices tombées, de nouveaux équipages entrèrent en action. Ils se mirent aussitôt au travail : une offensive venait d'échouer sur la Ligne bleue, une série de puissantes fortifications établies par les Allemands sur la presqu'île de Taman, et les combats s'étaient déplacés dans les airs. Au sol, les Soviétiques regroupaient leurs forces en vue d'une nouvelle attaque.

La guerre durait depuis trois ans sur le front de l'Est. L'affrontement, d'une ampleur sans précédent, s'était accompagné d'innombrables destructions et avait déjà coûté des millions de vies, mais il atteignait maintenant son paroxysme. À partir d'août 1943, l'Armée rouge avait définitivement repris l'initiative stratégique. Le changement s'était opéré à la suite de la bataille de Stalingrad, puis quand l'étau s'était desserré autour de Leningrad, et enfin lors de la victoire de Koursk¹. Le souvenir du désastre de 1941 était encore frais : la brutale offensive des Allemands, qui leur avait permis d'encercler et de détruire ou capturer une grande partie des armées soviétiques, avait causé la perte d'immenses territoires, de grands centres industriels et de régions agricoles importantes. Jusqu'à Stalingrad, il paraissait difficile de croire en la victoire, après Koursk, elle était devenue réalité. Deux ou trois des camarades de Katia Peredera au sein de leur section de tireuses d'élite étaient même sûres que si on ne les envoyait pas rapidement au front, elles n'auraient aucune chance de connaître la gloire, car la fin de la guerre était pour bientôt.

¹ La bataille de Stalingrad eut lieu d'août 1942 au 7 février 1943, le siège de Leningrad du 8 septembre 1941 au 27 janvier 1944, et la bataille de Koursk du 5 juillet au 23 août 1943 (NdT – toutes les notes de bas de page sont des traductrices).

Les Allemands, en se retirant du Caucase au printemps 1943, avaient décidé de se maintenir à tout prix sur la presqu'île de Taman – à la fois pour couvrir la Crimée et comme base de départ pour de nouvelles opérations offensives. Déportant femmes et enfants de la région comme main-d'œuvre forcée, ils avaient établi une ligne de défense fortifiée inexpugnable qui s'étendait de la mer d'Azov à la mer Noire. Ils avaient exploité à leur avantage le relief, les marais et les vasières au nord, les hauteurs boisées au sud, et au centre, ils avaient érigé des lignes de redoutables fortifications, devant lesquelles ils ont installé des champs de mines et des réseaux de fil de fer barbelé. Les Allemands avaient baptisé cette ligne de fortifications « Gotenkopf », ou « tête de Goth ». Les Russes, eux, sans que l'on sache pourquoi, lui avaient donné le nom utilisé par les Allemands au début des travaux, la « Ligne bleue ». L'offensive de printemps lancée par le Front du Nord-Caucase, par manque de moyens, n'avait pas abouti à un succès retentissant : elle avait duré une semaine, mais n'avait progressé que jusqu'à la stanitsa² Krimaskaïa, à proximité de la Ligne bleue.

Katia Peredera arriva dans la région de la stanitsa Kourtchanskaïa avec la 19^e brigade de cadets, à laquelle appartenait sa section de tireuses d'élite, en août 1943. Ces unités constituaient une grande nouveauté : en 1943, tant de tireurs d'élite avaient été formés qu'ils étaient déployés par sections entières auprès des grandes formations, par groupes d'environ trente personnes. Ces sections étaient considérées comme étant d'une grande valeur, même si elles ne se composaient, comme celle de Katia, que de femmes.

Au début, tout était calme, ils occupaient des positions défensives. On n'entendait que de temps à autre le claquement de rafales isolées, et tous les matins, les Allemands procédaient à des tirs d'artillerie sans précision, les « cinq minutes¹ ». Les tireuses d'élite se familiarisèrent avec le front et les conditions de vie sur place : il était interdit de se déplacer en colonne, il fallait progresser par petits groupes, par bonds, et courbés. Si dans le ciel apparaissait un « Rama³ », un Focke-Wulf 189 de reconnaissance, il fallait aussitôt se plaquer au sol. Les filles détestèrent instantanément cet avion, car à cause de lui, il fallait se vautrer dans la boue et souiller son uniforme. Quand on avait besoin d'eau, pour boire ou se laver, il fallait se diriger vers les trous d'obus ou des cratères de bombes les plus proches, lesquels ne manquaient pas. En revanche, dans les vasières – de vastes étendues d'eau peu profonde –, l'eau n'était pas potable, amère et salée. Seules quelques filles qui avaient grandi près de pareils plans d'eau pouvaient en boire, en se moquant des autres, qui n'en avaient pas l'habitude.

La section occupait neuf abris enterrés, et une fois de plus, comme dans la stanitsa Medvedovskaïa où elles avaient suivi leur entraînement, les filles organisèrent leur logement à l'aide de joncs des vasières : elles en firent des paillasses, des plafonds pour les abris (afin que la terre ne leur tombe pas dessus), et des planchers improvisés. Elles s'en servaient aussi pour faire du feu.

Les premières lignes ennemies, que les filles commencèrent à appeler, comme tout le monde, la « Ligne bleue », ne se trouvaient qu'à trois kilomètres de distance². Entre les positions de la 19^e brigade de cadets et les premières lignes allemandes s'étendaient les vasières et de petites îles sans nom. La brigade occupait la zone depuis quelques semaines avant l'arrivée des tireuses d'élite.

Les préparatifs de l'offensive avaient commencé, mais pour l'heure, tout était calme, et Galia Koldeïeva, âgée de 17 ans, une des plus jeunes de la section de snipers, avait coutume de s'éclipser pour aller se baigner dans une petite vasière. Nikolai Zainoutdinov, un Tatar, était devenu le protecteur et l'instructeur des filles – un homme sans grande éducation, mais gentil et brave. Il avait appris à tirer alors qu'il était encore berger, chargé de surveiller des milliers de moutons dans la steppe : les loups attaquaient fréquemment les troupeaux, et les gardiens étaient devenus des experts quand il s'agissait de les abattre³. Une fois au front, Zainoutdinov avait suivi une formation de sniper et avait rapidement acquis la réputation d'être un bon tireur, si doué qu'il s'était vu confier le commandement de toute une section de tireurs d'élite, des femmes. À cette nouvelle, il n'avait manifesté aucun mécontentement. Du fait de sa grande taille, les filles le surnommaient « un Ivan et demi », tout en raillant son manque d'éducation, et n'appréciaient guère quand il leur « imposait la discipline ». Mais dans l'ensemble, elles s'entendaient plutôt bien avec lui⁴.

² Stanitsa, village cosaque.

³ Rama, cadre, surnom donné par les Soviétiques à ce type d'appareil allemand.

Au-dessus d'eux, des combats aériens se déroulaient, annonçant l'offensive qui se préparait. Elle commença le 10 septembre 1943, mais la 19^e brigade n'y prit pas part dès le début. Au départ, les filles se contentèrent d'observer comment, à partir du début du mois de septembre, de nouvelles unités arrivaient tandis que d'autres partaient. Le soir, près des abris des tireuses d'élite, des coups de feu claquaient souvent – un, deux ou trois –, et quelques filles sortaient des abris. C'étaient les garçons qui les appelaient pour des rendez-vous car il leur était interdit d'entrer dans les abris occupés par les femmes. Le nombre de balles tirées en l'air avait été établi à l'avance entre eux, et les filles savaient ainsi qui ils appelaient. Ces rendez-vous étaient brefs, des promenades près des vasières, et se concluaient rarement par quelque chose de sérieux. Les sentiments s'enflammaient, mais le lendemain, ou un jour plus tard, après un court repos, l'unité où servaient les hommes partait à l'avant, vers la Ligne bleue, et rares étaient les garçons qui échangeaient leur adresse et poursuivaient leur cour par correspondance. Katia eut à peine le temps de bavarder avec un sergent tout à fait charmant, Leva. Ils voulaient passer un peu de temps dans un abri désert, mais un Ivan et demi veillait. « Vous allez où ? » Il les sépara en menaçant : « Je vais écrire à tes parents⁵ ! » Le lendemain matin, Leva fut blessé à l'œil, et Katia n'eut plus jamais de nouvelles de lui.

Les filles ne se faisaient pas d'illusions : elles savaient que quand l'offensive commencerait, beaucoup de ces jeunes hommes périraient. Elles avaient entendu parler de la bataille qui avait eu lieu dans la région en mai 1943, sur la terrible Ligne bleue. Un soldat qui participa à ces combats se souvenait : « Des fortifications comme celles du Kouban, mes camarades et moi, on n'en avait jamais vu. Ici, tout était enterré, tout était souterrain. Tout avait été préparé à l'avance, l'ennemi n'était visiblement pas disposé à partir. Il nous a fallu deux jours pour franchir les dix kilomètres de la Ligne bleue⁶. » Encore aujourd'hui, soixante-dix ans plus tard, des équipes d'archéologues continuent de retrouver et de réinhumer des cadavres de soldats dans les environs. Et il est très rare que l'on puisse les identifier : sachant qu'en novembre 1942, les plaques d'identité des soldats – des cylindres en Bakélite contenant des petits papiers – avaient été supprimées. La hiérarchie considérait que les livrets militaires pouvaient exercer la même fonction. Bien sûr, ce n'était pas le cas, puisque les livrets, en papier, étaient très rapidement détériorés par l'eau et la moisissure. Selon plusieurs chercheurs qui se sont penchés sur la question, les plaques d'identité furent supprimées parce que l'État préférait que les millions de vies humaines perdues restent anonymes : « C'était plus pratique, pas besoin de les enterrer ni de verser une pension aux familles, aux veuves et aux orphelins après la mort du chef de famille, et aussi monstrueuses qu'elles aient été, cela permettait de dissimuler les pertes⁷. » Parfois, les équipes de fouille ont de la chance. Les gens, redoutant de ne pas être identifiés après leur mort, gravaient leur nom sur un peigne, une cuiller, un quart, ou se fabriquaient eux-mêmes des plaques d'identité en utilisant des douilles vides.



De la guitare, il ne restait que des débris. Sa propriétaire, Olga Korotkevitch, était heureusement encore en vie après le pilonnage, mais elle était gravement blessée. Olga était joyeuse et exubérante, « elle aimait chanter et danser », c'était la plus jolie voix de la section. Quand elle avait quitté son foyer pour suivre la formation de tireuse d'élite, elle avait emporté sa guitare, et ne s'en était jamais séparée depuis, même au front. Maintenant, le visage tordu par la douleur, elle ne cessait de demander : « Où est ma guitare ? – T'inquiète pas, Olga, t'en auras, une guitare ! » répondit Katia Peredera, son binôme, s'efforçant de la calmer, tout en tentant de la panser tant bien que mal. Olga devait au plus vite être renvoyée à l'arrière⁸. Partout, les combats faisaient rage, et cette fois, la Ligne bleue serait percée.

Dans l'offensive déclenchée par le Front du Nord-Caucase le 10 septembre, la 19^e brigade de cadets fut sévèrement mise à l'épreuve. Elle subit de lourdes pertes, tout comme la section de tireuses d'élite qui ne

servaient alors que comme simples fantassins. En l'espace de quelques jours, près de Temriouk, la section perdit, outre Olga Korotkevitch, neuf personnes de plus : sur les 33 de départ, elles n'étaient plus que 23⁹.

Katia Peredera avait raison : Olga survécut et s'acheta une autre guitare, mais elle ne retourna pas au front, et resta à jamais invalide.

Le nouveau binôme de Katia Peredera s'appelait Jénia Makeïeva – une grande fille, belle, aux yeux noirs et à la peau brune, à la langue acérée, communicative et courageuse. Elle ne devint pas que le binôme de Katia, mais aussi une de ses meilleures amies. Katia et Jénia ne se séparèrent jamais, pas un seul jour, jusqu'au 7 mai 1944 : ce jour-là, Jénia Makeïeva fut tuée, et Katia ne put même pas l'enterrer.

La majorité des filles de la section de Katia avait été appelée dans la région de Krasnodar⁴, mais Katia et Jénia venaient, elles, de Kropotkine. Elles habitaient à deux extrémités opposées de cette bourgade du Kouban, et ne s'étaient donc rencontrées qu'à l'école des tireurs d'élite. Comme les autres filles de la section, elles avaient été mobilisées après la libération de la région de Krasnodar en février 1943.

Les Allemands étaient entrés à Kropotkine le 4 août 1942. Depuis les hauteurs – la ville était sise sur des coteaux –, Katia et sa famille avaient contemplé la vallée en direction du Caucase, et avaient vu les unités allemandes approcher. Quand ils étaient arrivés près de la ville, Katia, qui n'était pourtant pas du genre à avoir froid aux yeux, avait sauté dans une cave sans escalier, bientôt rejointe par sa mère et ses sœurs. Entre-temps, les Allemands avaient pénétré dans la bourgade avec leurs véhicules et leurs motos, et quand les filles étaient ressorties pour voir ce qui se passait, ils fourrageaient déjà dans toutes les rues : ils récupéraient des œufs, du lait, tiraient sur les poules¹⁰.

L'occupation a laissé le souvenir de la famine et de la peur, mais Katia ne fut pas témoin d'atrocités particulières. La chose la plus effrayante qui soit arrivée après l'apparition des Allemands fut l'exécution des soldats soviétiques en repli, que l'ennemi avait réussi à capturer lors de leur fuite.

Ensuite, le calme revint peu à peu. Dans la région, beaucoup de gens aidaient les Allemands : on vit apparaître des unités de cosaques et de Tatars de Crimée. Beaucoup de gens qui avaient été en butte à l'hostilité du régime soviétique commencèrent à travailler dans la police ou l'administration. « Mon pire souvenir, racontait une habitante de Krasnodar, c'est quand j'ai vu un camion entrer dans la cour, et du camion ont sauté une quarantaine d'hommes en uniformes fascistes. Ils parlaient tous russe¹¹. » Ceux qui avaient encore un emploi continuaient à aller travailler, même avec les Allemands : il fallait bien nourrir sa famille¹². Les Allemands s'efforçaient d'arrêter les partisans soviétiques, toute la région était le théâtre d'atrocités, mais la famille de Katia n'entendait que des rumeurs. Les Allemands réclamaient des œufs et du lait à la population, et partaient à moto razzier les villages et les fermes éloignées, où il restait encore beaucoup de volailles. Ils rapportaient sur leurs motos des oies et des canards vivants. Dans les villages, les petits garçons furent prompts à comprendre : quand ils entendaient les moteurs des motos, à l'aide de longs bâtons, ils chassaient leur volaille vers les ruisseaux et les rivières, où ils attendaient le départ de ces invités indésirables. En dehors de cela, les Allemands laissaient les habitants vivre leur vie, même s'ils ne les considéraient clairement pas comme des êtres humains. Parfois, ils ne se contentaient pas de prendre ce qu'il leur fallait, mais procédaient à des échanges avec leurs « ersatz » (produits alimentaires de substitution pour le beurre et le pain, entre autres, et le mot est également passé dans le langage courant en russe depuis la guerre). Plusieurs habitants disaient – ouvertement ou à mots couverts – que si les Allemands leur laissaient la terre à cultiver, la vie avec eux pourrait être meilleure que du temps des Soviets.

Six mois plus tard, les forces soviétiques avaient libéré Kropotkine après de violents combats, et rapidement, Katia et plusieurs filles du même âge reçurent leur ordre de mobilisation (les garçons de la même classe étaient partis avant l'occupation de la ville en 1942). Beaucoup de filles ne voulaient pas partir au front : elles se cachèrent dans leurs familles, chez leurs grands-parents. Katia, elle, partit, sa conscience lui interdisait de se cacher – plusieurs des garçons de sa classe avaient été tués, elle le savait déjà¹³.

⁴ Grande ville du sud de la Russie, près de la mer Noire.

Au cours des deux premières années du conflit, le pays avait perdu une proportion si importante de sa population masculine qu'il n'avait désormais d'autre choix que de commencer à recruter des femmes dans l'armée à une échelle encore plus étendue qu'auparavant. Dans un pays qui proclamait l'égalité des sexes à 100 %, personne ne trouvait bizarre que les femmes soient mobilisées en grand nombre. On ne dispose pas de statistiques fiables quant aux effectifs féminins qui ont servi dans l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale. Elles étaient intégrées dans leurs unités au même titre que les hommes. Cependant, les estimations vont de 500 000 à près d'un million. Outre des fonctions administratives, elles servaient d'infirmières, d'opératrices téléphoniques, de cuisinières, mais aussi comme radios, mécaniciennes d'aviation, étaient affectées comme servantes de pièces d'artillerie antiaérienne et de mitrailleuses. Les pilotes de Marina Raskova devinrent célèbres dans tout le pays. On trouvait également des femmes tankistes et fusiliers marins. À partir de 1943, des milliers de jeunes tireuses d'élite ont fait leur apparition sur le front. Certains auteurs ont affirmé par la suite que la décision de former les femmes en tant que tireuses d'élite avait été prise sur la base de recherches approfondies ayant démontré que les femmes étaient potentiellement meilleures tireuses que les hommes, parce qu'elles étaient plus calmes et plus patientes. En fait, le facteur essentiel dans cette décision reste la pénurie catastrophique d'hommes. La plupart des nouvelles amies de Katia Peredera, tout comme elle, n'avaient qu'une vague idée de ce qu'impliquerait leur futur rôle de snipers, et se demandaient avec curiosité à quoi ressemblerait leur formation.

Le groupe de jeunes filles – environ 100 personnes, de quoi constituer une compagnie – embarqua à bord de wagons de marchandises remplis de sel. C'est ainsi qu'elles furent transportées, installées sur des coussins de sel, jusqu'à Krasnodar. Cette vieille cité, belle capitale du Kouban, qui se dressait sur le site de l'ancien royaume du Bosphore, avait terriblement souffert. Les industries avaient été détruites par le NKVD avant même l'arrivée des Allemands¹⁴, et la dévastation avait été encore aggravée par les tirs d'artillerie, les bombardements, et les incendies déclenchés par les nazis avant leur départ.

Depuis Krasnodar, les futures tireuses d'élite furent transférées à la stanitsa Medvedovskaïa, une bourgade tranquille à la jonction de deux rivières, aux petites maisons blanches blotties dans des jardins et d'énormes potagers. Ce serait ici qu'elles suivraient leur entraînement. En guise de logement, on les plaça dans des porcheries : il n'y avait pas mieux, mais elles comprenaient que l'heure n'était pas aux caprices. C'était la guerre, et les Allemands venaient tout juste d'être chassés. Les porcheries avaient été nettoyées à la hâte, et des matelas avaient été confectionnés avec des joncs, que l'on trouvait abondamment dans les vasières. Les paillasses étaient posées à même le sol le long des murs, quelques bancs en bois avaient été disposés au milieu, et les ordres du jour étaient affichés sur les murs, et c'était à cela que se résumait toute l'installation¹⁵. Les uniformes militaires féminins de l'Armée rouge n'étaient pas produits en masse à l'époque. C'est pour cette raison que, comme des centaines de milliers d'autres appelés, elles avaient reçu en dotation des uniformes et des bottes d'hommes, trop grands. Les vareuses, chez les filles de petite taille, leur descendaient jusqu'aux genoux, elles perdaient régulièrement leurs bottes. C'était regrettable, mais qu'y pouvaient-elles? À l'instar des autres femmes sur le front, elles passèrent toutes chez le coiffeur, qui leur coupa les cheveux comme aux hommes. Les tresses qui, traditionnellement, étaient portées enroulées autour du crâne étaient depuis des siècles considérées comme un élément de la beauté des femmes cosaques. La plupart des futures tireuses d'élite ne s'étaient encore jamais coupé les cheveux. Il leur fut très difficile de se séparer de leurs tresses. Beaucoup pleurèrent et demandèrent à l'adjudant de faire exception, mais le sous-officier vétéran et boiteux, invoquant les ordres reçus, exigea qu'elles y passent toutes¹⁶. Cette coiffure masculine inhabituelle les démoralisa jusqu'à la fin de leur formation, et dès qu'elles en eurent l'occasion, elles se firent friser les cheveux à Krasnodar, pour la première et dernière fois de la guerre.

Après quelques cours théoriques, les futures tireuses d'élite apprirent à marcher au pas et à tirer dans des petites ravines : on disposa des cibles et l'adjudant, qui sentait déjà la poudre, leur apprit à viser et à maîtriser le recul. Il leur enseigna également comment se camoufler et leur ordonna même de ramper dans les vasières, où elles durent se cacher dans l'eau et respirer avec des pailles¹⁷! Autrement dit, il leur apprit tout ce qui, selon son point de vue, pouvait leur servir au combat. Mais où trouver la force nécessaire pour cet

entraînement harassant ? Elles étaient très mal nourries. La plupart du temps, on ne leur servait qu'une bouillie à base d'orge perlé – qui arrivait déjà froide et « bleue » sur le champ de tir. Et Katia se souvenait des inquiétudes incessantes de sa mère, qui l'avait accompagnée à son départ pour le front : « Ma petite, comment tu vas faire, là-bas, sans borchtch¹⁸ ? » Le Kouban, par sa culture et ses traditions, est plus proche de l'Ukraine que de la Russie, et Katia, que ce soit avant ou après la guerre, ne pouvait imaginer la vie sans borchtch. Sa mère réussit à lui remonter le moral en venant jusqu'à Medvedovskaïa – elle arriva, tantôt marchant, tantôt en demandant une place à bord de camions, et parcourut ainsi plus de 150 kilomètres. Elle était accompagnée de la mère de Jénia Makeïeva – nul ne sait comment elles s'étaient rencontrées ni comment elles avaient su que les filles se trouvaient à Medvedovskaïa. Mais Katia et Jénia savaient que leurs mères allaient arriver – quelqu'un le leur avait dit – et elles se préparèrent à les recevoir : elles demandèrent à des femmes du coin de pouvoir laver leurs vareuses souillées par la boue pendant l'entraînement, de coudre des passepoils propres. Leurs mères apportèrent quelques vivres : il devenait de plus en plus difficile de s'approvisionner, même dans le Kouban. Le frère aîné de Jénia était au front (lui non plus ne revint pas). Comme l'expliqua sa mère, Nina, la sœur aînée de Katia, qui était infirmière, était partie elle aussi, et se trouvait quelque part non loin de là¹⁹.

Au mois de mai, le temps s'adoucit, les fleurs firent leur apparition. Les filles en cueillirent pour composer des bouquets, et la caserne fut embaumée d'une senteur qui n'avait plus grand-chose de militaire²⁰. À la fin de mai, les filles reçurent des balles à blanc et des grenades à plâtre pour un exercice : les tireuses d'élite devaient éliminer des parachutistes ennemis qui avaient réussi à s'infiltrer jusqu'à une voie ferrée, et devaient reprendre la gare. Après cet exercice, qui fut généralement considéré comme une réussite, on leur annonça qu'elles allaient passer un examen devant la commission d'admission au front (théorie, ordre serré et tir). Parmi les membres de cette commission devait se trouver Lioudmila Pavlitchenko qui, avant d'être blessée, avait elle aussi participé aux combats du Front du Nord-Caucase. Elles avaient entendu beaucoup parler d'elle et avaient lu des tracts à son sujet – elle avait « exterminé plus de trois cents fascistes ». C'est pourquoi, quand cette célébrité ne se présenta pas, les filles et leur instructeur furent très déçus²¹.

Liouba Vinogradova
**Les Tireuses d'élite
 de l'Armée rouge**

Éditions Héloïse d'Ormesson

Les anges de la vengeance.



Née à Moscou, Liouba Vinogradova est titulaire d'un doctorat en microbiologie. En 1995, elle assiste Antony Beevor dans la rédaction de *Stalingrad* avant de contribuer à de nombreuses publications, dont, toujours avec Beevor, les *Carnets de guerre* de Vassili Grossman. *Les Combattantes - Les aviatrices soviétiques contre les as de la Luftwaffe* a été publié en 2016 aux Éditions Héloïse d'Ormesson.

Liouba Vinogradova, *Les Tireuses d'élite de l'Armée rouge*

Essai traduit du russe par Larissa Clarinard et Polina Petrouchina
 sous la direction de Raymond Clarinard

384 pages + cahier photos + cartes | ISBN 978-2-35087-482-1 | 23 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | www.heloisedormesson.com